

Liberté

10 dixains

Jacques Bussy

Volume 14, numéro 3, juillet 1972

URI : id.erudit.org/iderudit/30618ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bussy, J. (1972). 10 dixains. *Liberté*, 14(3), 84–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

10 dixains

MARS OU LE BÉLIER

L'oranger brille sous la suie Tempête
Une vitre change le mur de siècle
Le concierge essuie le premier soleil
C'est tout Peu de choses sur quoi poser
Un regard mais que d'attention acide
Portée sur l'enveloppe du moment
Au soleil je donne à bercer ma tête
Le journal abandonné du jardin
Nourrit la taupe Le printemps sainte
Il avance d'une heure sur mes yeux.

THÈME

Le doux soleil qui passe dans le lierre
Et moi sans voir sans deviner je vis
De son langage aveugle et lumineux
De son regard offert et qui demeure
Quand le plaisir use tous les plaisirs
Et se résoud Me réduit à l'effroi
De n'être rien tranquille et affamé
Près de l'horreur Cette enveloppe noire
De ceux qui prient De leur ombre tenace
Près du bonheur que j'appelle soleil.

D'APRÈS OVIDE

L'arbre le maître Un monde partagé
Entre mes yeux et les intrus bavards

Un rossignol m'éclabousse grossier
Oui Mais je vois jusqu'au bout de mes jours

L'herbe vantée aujourd'hui comme hier
L'eau adorable au milieu de la braise

Le jardinier ne rêve pas de buis
Il a de quoi s'assurer une fête

La rose d'ombre au fond du cabaret
C'est le veilleur Il se moque du style.

DEVANT HERA

L'arbre est en toi La résine du coeur
Lève un soleil à côté de l'histoire
Et dans tes yeux la Seine avive un vol
D'oiseaux chanteurs Une robe est tendue
Toujours mouillée de sève et de salive
Rien que sillons refuges de sillons

Toi sans bouger tu regardes sa nuit
Tes jeunes mains ouvertes dans le vide
Dans la fuite Elle elle féconde l'homme
Qui ce matin heurta sa solitude.

Le coup porté fait un roc de mon corps
Je suis debout et je suis le matin
Quatre saisons m'enlèvent un peu d'âge

Et une tour là-bas peuple la terre
 C'est avec toi ruisseau à peine né
 Que je reçois les empreintes les noms
 Printemps du bec du mufle et de la joue
 Été aux doigts juchés du bouillon-blanc
 Automne avide à genoux sous la treille
 Hiver-miroir porte de ma conscience.

SCOLIE

Mer emmêlée au flot de la bourrache
 Chemins perdus Les chèvres les déplacent
 Quelqu'un observe au fur et à mesure
 La main tirant le fil l'arme l'armure

Autres récits autres géographies
 Les prêtres rient en barbes manuscrites

Derrière moi un astre de désir
 Brille si loin Nulle voix Aucun cri
 Ne m'intimide hormis ces quelques pas
 Juste posés et qui sont d'autres pas.

* * *

Si la prairie penche si les murailles
 Sentent la paille Un peu du chant du geai
 A pénétré au plus noir de nos ombres
 Le bras pourtant continue son labeur
 Et les vieillards assis n'ont pas vu
 Les beaux débuts Le jadis des richesses
 Rien que mûrir la poire des batailles
 Dans les jardins Près des maisons brûlées
 Le carrefour au milieu du vestige
 Voilà nos lits d'histoires maternelles.

* * *

Rose le rire au bois d'hiver profus
La course écarte une lice de ronces

Sur le labour gourmand de nos échos
Si plein de nous embués de plaisirs
Haleine ou cri La chute des semences
Givre nos mains sa tête hors du ciel
S'est renversée Un arbre joue sa mort
Mais sans couleur sans apparence drue
Un seul pouvoir soutire à la blancheur
Décembre nu sa frontière acérée.

* * *

Matin le sang sous le plâtre hésitant
Le verre ancien ou la lampe onéreuse
L'un après l'autre armure et frondaison
Des jours bénis dont on parle si bien !
Tout recommence :

Au loin la jeune fille

Indifférente abandonne le toit
Les orangers le nuage les graines
Ombres tentées Encre miroir encore
A peine ouvert en moi Le fer des sources
Qui éblouit qui chante qui ordonne.

* * *

Au bord du feu un astre me déserte
Et se confond avec qui l'a volé
La mer se tait L'hiver noir des citrons
Montre son ours La caravane passe
Jeu de grimace et bagage de laine
Tout près Couché sur la paille du sel
L'exil m'apprend les noms et les prénoms
Les vieux objets les mains et puis les doigts
Contes comptés en coings et en cigognes
— Un autre nom alors vient et m'absente.